

— — — — —
« APRÈS BABEL,
TRADUIRE »,
L'EXPOSITION
AU MUCEM
DE MARSEILLE

—
MAÏCA SANCONIE

Il y avait eu, en 2015, l'exposition *Presque la même chose* à la Kunsthalle de Mulhouse, rassemblant les œuvres de treize artistes contemporains, dont la « traduction subjective » de *Heart of Darkness*, de Joseph Conrad, par Thu Van Tran (1500 exemplaires de cette édition bilingue produite par la Kunsthalle de Mulhouse). Inspirée par le célèbre ouvrage d'Umberto Eco¹, cette manifestation était conçue comme « une tentative de comprendre l'autre » par la traduction, entraînant le spectateur dans un voyage à travers la matière des mots et des lettres. « Il apparaît, écrivait sa commissaire, Sabine Wymann, que traduire peut s'appliquer à toute forme de langage, écrit, plastique, sonore, et chacun détient un périmètre de négociation qui lui est propre ». La traduction s'incarnait dans ces représentations langagières, sollicitant la sensorialité plus que le sens. En organisant au MUCEM l'exposition *Après Babel, traduire*, Barbara Cassin reprend, elle aussi, un titre d'ouvrage (également une traduction !) : le célèbre *Après Babel*² de George Steiner. Son propos était de « donner à voir une pratique, son histoire, ses enjeux, ses effets » et de « faire l'apprentissage intelligent de la citoyenneté » en présentant deux cents œuvres d'art, objets, manuscrits et documents, tous porteurs des empreintes de la pratique du traduire – depuis la pierre de Rosette, les brouillons de Baudelaire traduisant

1 *Dire presque la même chose – Expériences de traduction*, Umberto Eco, traduit de l'italien par Myriem Bouzahr, Paris ; Grasset, 2007.

2 *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, George Steiner, traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer, Paris ; Albin Michel, 1975.

Edgar Poe jusqu'au film de Nurith Aviv, *Signer en langues*, en passant par *La machine à traduire électromécanique* (1933-1935).

La traduction, donc, s'expose. Dans tout son potentiel créateur comme dans ses effets sur le monde et ses cultures. Dans son passage insaisissable d'une langue à une autre, elle témoigne d'une histoire de langues, de rencontres, de parcours, et rend compte de l'humain comme « être de langage ». Car si le traducteur semble encore aujourd'hui une figure invisible, fantomatique et désincarnée, la traduction, elle, se voit. C'est « une évidence » écrit Barbara Cassin dans le catalogue de l'exposition du MUCEM. « On est immergé dans l'omni-visibilité du processus : les objets, monumentaux ou d'utilité quotidienne, font voyager dans le temps, l'espace, les technologies. » Voilà qui ouvre un champ de questions infinies, notamment sur la notion de fidélité au texte source, sur l'impossible représentation du même et sur la manière « d'inventer entre les langues » pour produire une traduction et participer à la construction des civilisations. Pour Barbara Cassin, cette exposition « problématise en montrant », dans le but de provoquer un « minuscule geste de recul critique ».

La notion de différences (de cultures, de langues, de points de vue...) et de leurs rencontres dans la traduction, soutenait le projet d'une visite organisée en trois parties : le mythe de Babel (chance ou malédiction), les routes de la traduction – créées et empruntées par « les hommes, les œuvres et les savoirs », et enfin les intraduisibles – la matière des mots, leur résistance et ce que nous en faisons. L'évocation du mythe de Babel permettait de lier les plus anciennes formes d'écriture à la grande pluralité des langues d'aujourd'hui, et ouvrait à la circulation des images suscitées par cet épisode biblique. La maquette de la tour de Tatline (1919) venait notamment rappeler cet élan et cette tension entre les langues, comme d'autres gravures (G. Doré) et peintures (de Brueghel à Mel Bochner) témoignant d'interprétations contradictoires de Babel. Cette référence s'inscrit aussi dans le désir des hommes de revenir à l'avant Babel, de retrouver une unité perdue et le langage qui la symbolisait.

Dans une deuxième section consacrée à la place et aux enjeux de la traduction dans les liens internationaux – intitulée « Les flux et les

hommes » –, les spectateurs pouvaient visualiser les déplacements organisés par la diffusion des savoirs et des textes bibliques, aboutissant à une notion spatiale de la traduction et de ses politiques. Cette circulation a fertilisé la pensée et l'art, et réinventé les langues ; des écrits d'Aristote, de Marx, les bandes dessinées de Tintin en attestaient, côtoyant des textes d'Artaud, de Baudelaire et de Mallarmé. Les figures des traducteurs, ces « oubliés de la culture », se dessinaient en filigrane. « Les routes de la traduction », une table interactive, permettait aussi de se mouvoir au gré des migrations passées, de dérouler un écheveau de civilisations en suivant les trajets de grandes œuvres (Aristote, Euclide, Ptolémée, Galien, les Mille et une Nuits, Marx) à travers la Méditerranée et au-delà. Le visiteur voyageait d'Athènes à Constantinople, Alexandrie, Bagdad, Tolède, ou Londres... Enfin, des traductions bilingues et parfois plurilingues des livres sacrés des trois monothéismes rendaient compte des tentatives de transmettre la parole de Dieu dans diverses formes humaines et dans les coins les plus reculés du globe. Outre la Vulgate de Saint-Jérôme, on pouvait voir, entre autres, une Bible exotique en langue algonquienne, le Cre, de 1862, les manuscrits de la Bible d'Ostrog en slavon/vieux russe de 1581, la deuxième moitié du Coran avec traduction interlinéaire en persan ou la Bible de Luther avec des illustrations de Cranach...

Insensiblement, l'exposition transportait le traducteur dans la résistance des langues, leur matière « sonore et graphique », matérialisée dans des œuvres énigmatiques pour illustrer ce qu'on qualifie d'intraduisible, autrement dit « le corps des langues ». Ainsi le *Manuel typographique* de Bodoni (1818), des rébus, des dessins (comme l'idiotisme *Pulled at four pins* de Duchamp), des vidéos comme le sketch de Dario Fo, *Mistero Buffo* sur le « grammelot », cette forme de théâtre inventée par la Commedia dell'Arte, fondée sur l'usage d'onomatopées qui miment les sonorités ; un lexique polyglotte en langues des signes présenté par Emmanuelle Laborit, filmé par Nurith Aviv ; ou encore une installation permettant d'entendre les diverses prononciations humaines des cris d'animaux dans plusieurs langues. Le tout soulignait à quel point la relation du langage au réel passe par le corps – celui de l'interprète, du traducteur, et par son regard. La troublante sculpture de Markus Raetz, *La*

Métamorphose, démontrait aussi à quel point la perception peut être illusion : si elle représente un homme coiffé d'un chapeau, le reflet de l'œuvre dessine la silhouette d'un lapin, par un simple effet de perspective.

Cette exposition visuelle et sonore plongeait dans les multiples racines de la traduction ou plutôt du traduire, invitant à écouter autant qu'à regarder et à modifier son regard. Ainsi un dispositif audiovisuel, « Babel ? », proposait le texte de la Genèse (11, 1-9) dans la traduction de la Vulgate, tout en présentant d'autres traductions de ce texte lues par Daniel Mesguich. Les œuvres d'art accompagnant les textes et toutes les formes d'écritures sont autant de « relais du discours conceptuel », explique Barbara Cassin, articulant « la traduction comme syntaxe entre le même et l'autre ».

C'est en effet ce que révélait avec force cette manifestation : la puissance de l'entre-langues, de l'invention, l'omniprésence du concept de ressemblance qui « fait lien entre l'œuvre d'art et la traduction ». Nous retrouvons *in fine* le seuil du « presque » sur lequel s'est penché Umberto Eco et « le rapport entre les mots et les choses », entre le même et l'autre. La ressemblance entre deux textes – l'un traduisant l'autre – ou entre un portrait et son modèle – l'un représentant l'autre – ne fonde jamais une similitude mais un écart. L'exposition « Après Babel » a donc ouvert un monde de possibles et d'interprétations que symbolise la traduction et que portent ensemble artistes et traducteurs.

Catalogue *Après Babel, traduire*, Actes Sud/MUCEM, Arles- Marseille, 2016, 259 p.

N.B. Des films sont toujours disponibles en ligne sur le site Internet du MUCEM : *Marseille en V.O.* de A. Grünemberger et S. Urià Fernandez ; *Signer en langues* de Nurith Aviv, ainsi que les enregistrements des rencontres-débats organisées, notamment « Traduire la parole de Dieu : autour de l'Islam » avec le philosophe Souleymane Bachir Diagne et « Savoir-faire avec les différences : penser entre les langues », avec le philosophe et philologue Heinz Wismann et Martin Rueff, philosophe, poète et traducteur.

Démarche intéressante, deux traducteurs étaient en résidence au

MUCEM pendant la durée de l'exposition, grâce à des bourses du CNL : Moshe Ron et Mohamed Maouhoub traduisaient ensemble un texte de Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, l'un vers l'hébreu et l'autre vers l'arabe.